

HERVE LE BOTERF

# Le brave Général Cambronne



éditions france-empire

L<sup>24</sup>

52  
11/12

Hervé LE BOITEUX  
DU MEME AUTEUR

Histoire

La Bretagne dans la guerre : tomes I, II, III (Prix du Rassemblement Breton 1969, aux Editions France-Empire). Réédition : 1984.  
La Bretagne au sein de la France-Empire (France-Empire, 1975).  
La vie bretonne sous l'Occupation : tomes I et II (France-Empire, 1974 et 1975).  
Année de Bretagne (Prix spécial du jury du Prix Bretagne, Prix régional de l'Association des Ecrivains de l'Ouest, 1978, Prix Agrépy d'Angoulême, France-Empire).  
Nominé et lauréat des prix de la France-Empire (France-Empire, 1981).  
La Bretagne sous la République (France-Empire, 1981).

LE BRAVE  
GÉNÉRAL CAMBRONNE

Les Bretons au cinéma (en collaboration avec Jean-Louis Bory de Saint-Vincent, France-Empire).  
A B C du cinéma (en collaboration avec René Thévenaz, Charles Baudouin, France-Empire).  
Le monde de la Bretagne (en collaboration avec divers auteurs aux Editions France-Empire).  
Monsieur Verdun à Orléans et aux Editions « La Sphinx » à Paris (France-Empire).

Les autres

La Bretagne d'architecte. Editions avec Marcel Lods (France-Empire).  
La Bretagne de combat. Editions avec Marcel Lods (France-Empire).  
La Bretagne de maréchal de France. Editions avec Emmanuel David (France-Empire).

Autres

La Bretagne (Prix Breizh 1977, aux Editions France-Empire).  
L'homme aux clés d'or (France-Empire).  
Pourquoi vivre en Bretagne ? (France-Empire).  
Bretagne sans frontières (France-Empire).

Traduction

Par-dessus les frontières (en collaboration de ses amis) aux Editions France-Empire.

8° L<sup>n</sup>

94366

## DU MEME AUTEUR

### *Histoire*

- La Bretagne dans la guerre* : tomes I, II, III (Prix du Rassemblement Breton 1969, aux Editions France-Empire). Réédition : 1984.
- Le théâtre en uniforme* (France-Empire, 1973).
- La vie parisienne sous l'Occupation* : tomes I et II (France-Empire, 1974 et 1975).
- Anne de Bretagne* (Prix spécial du jury du Prix Bretagne, Prix régional de l'Association des Ecrivains de l'Ouest, 1978, Prix Agrippa d'Aubigné, France-Empire).
- Nominoë et l'épopée des rois bretons* (France-Empire, 1981).
- La Bretagne sous le gouvernement de Vichy : une tentative de régionalisation* (France-Empire, 1982).

### *Cinéma*

- Les Truquages au cinéma* (en collaboration avec Maurice Bessy, aux Editions Prisma).
- A B C du cinéma* (en collaboration avec René Thévenet, Charles Ford, Jean-Claude Labret, etc., Contact-Editions-Publications, 1953).
- The world of Music* (en collaboration avec divers auteurs aux Editions Musikkens Verden à Oslo et aux Editions « Le Sphinx » à Bruxelles).

### *Les métiers*

- Le métier d'architecte*. Entretiens avec Marcel Lods (France-Empire).
- Le métier de comédien*. Entretiens avec Maurice Ronet (France-Empire).
- Le métier de marchand de tableaux*. Entretiens avec Emmanuel David (France-Empire).

### *Romans*

- Le Défroqué* (Prix Bancarella, 1955, aux Editions France-Empire).
- L'Homme aux clés d'or* (France-Empire).
- Pourquoi viens-tu si tard ?* (France-Empire).
- Dieu seul m'arrêtera* (France-Empire).

### *Traduction*

- Par-dessus les moulins* (« El sombrero de tres picos » d'Alarcon, aux Editions France-Empire).

DL-14-02-1984-14250

92  
32.58

Hervé / LE BOTERF

A Alain Bouillon, ce livre consacré à  
notre compatriote mortel, en témoignage  
de l'attachement de nos compatriotes à son œuvre.

# LE BRAVE GÉNÉRAL CAMBRONNE

*La patrie peut me demander jus-  
qu'à la dernière goutte de mon sang  
mais elle ne peut exiger que je me  
fasse bourreau et assassin.*

CAMBRONNE.

213

EDITIONS FRANCE EMPIRE  
68, rue Jean-Jacques-Rousseau, 75001 PARIS



DL-14-05-1984-14270

Helvét LE ROTERF

Couverture : aquarelle de Jean BRUNEAU

# LE BRAVE GÉNÉRAL GAMBROUINE



*Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres publiés  
par l'éditeur de cet ouvrage ?  
Envoyez simplement votre carte de visite aux*

**EDITIONS FRANCE-EMPIRE**  
Service « Vient de paraître »  
68, rue J.-J.-Rousseau, 75001 Paris,

*et vous recevrez, régulièrement et sans engagement de votre part,  
nos bulletins d'information qui présentent nos différentes collections,  
que vous trouverez chez votre libraire.*

© Editions France-Empire, 1984

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

IMPRIMÉ EN FRANCE

A Alain ROGERON, ce livre consacré à  
notre compatriote nantais, en témoi-  
gnage de cinquante ans d'amitié.

## UNE SUITE DE CONTROVERSES ET DE MALENTENDUS

Si la bataille de Waterloo n'avait pas eu lieu, le nom de Cambrouse ne serait sans doute pas passé à la postérité. Le brave général aurait tout au plus mérité en guise d'épithète l'éloge conventionnel et insignifiant que lui a consacré son premier biographe, Frédéric Rogeron de la Vellée : « bon fils, bon époux, il a versé son sang pour la patrie ». Et pourtant il a suffi d'un mot et d'une phrase prononcés à la fin de cette affreuse nuit de 1815 pour faire d'un militaire valeureux un héros de légende et permettre à Victor Hugo de transformer, en l'espace de quelques lignes des *Misérables*, « un soldat ignoré, un infamement mort de la guerre » en « un héros parmi les géants ».

Ceci paraît d'abord plus étrange que ce mot grandiose et cette phrase sublimes. Cambrouse ne les a pas dits. Il s'en est toujours défendu et plusieurs combattants de Waterloo les revendiquèrent par la suite.

Tel est le premier malentendu dans Cambrouse : sa vie et toute sa carrière ne sont véritablement qu'une suite de controverses dont l'explication tient à la contradiction fondamentale du caractère humain. De Cambrouse on pourrait dire, en effet, ce que Charles Le Goffic a écrit à propos de La Tour d'Auvergne, à savoir que « par sa nature législatrice de Breton, il se trouvait doublement exposé à la contradiction : brusque et sensible,

A Alain ROGERON, ce livre consacré à  
notre compatriote nantais, en témoi-  
gnage de l'attachement et de l'amitié.



Vous souhaitez d'être tenu au courant des livres publiés  
par l'éditeur de cet ouvrage ?  
Envoyez simplement votre carte de visite aux

ÉDITIONS FRANCHESMONT

Services à Vieux de guerre

58, rue L.-Roussier, 44000 Nantes

et vous recevrez régulièrement et sans engagement de votre part,  
nos bulletins d'information qui présenteront nos différentes collections,  
que vous trouverez chez votre libraire.

© Editions Franchesmont, 1984

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays,  
même en France.

## UNE SUITE DE CONTROVERSES ET DE MALENTENDUS

Si la bataille de Waterloo n'avait pas eu lieu, le nom de Cambronne ne serait sans doute pas passé à la postérité. Le brave général aurait tout au plus mérité en guise d'épithète l'éloge conventionnel et insignifiant que lui a consacré son premier biographe, Frédéric Rogeron de la Vallée : « bon fils, bon époux, il a versé son sang pour la patrie ». Et pourtant il a suffi d'un mot et d'une phrase prononcés à la fin de cette affreuse tuerie de 1815 pour faire d'un militaire valeureux un héros de légende et permettre à Victor Hugo de transformer, en l'espace de quelques lignes des *Misérables*, « ce soldat ignoré, cet infiniment petit de la guerre » en « un titan parmi les géants ».

Ceci paraît d'autant plus étrange que ce mot grossier et cette phrase sublime, Cambronne ne les a pas dits. Il s'en est toujours défendu et plusieurs combattants de Waterloo les revendiquèrent par la suite.

Tel est le premier malentendu dont Cambronne a été victime car toute sa vie et toute sa carrière ne sont finalement qu'une suite de controverses dont l'explication tient à la contradiction fondamentale du caractère humain. De Cambronne on pourrait dire, en effet, ce que Charles Le Goffic a écrit à propos de La Tour d'Auvergne, à savoir que « par sa nature hégélienne de Breton, il se trouvait doublement exposé à la contradiction : brusque et sensible,

imaginatif et sincère, versatile et entêté, héroïque et geignard, fier et modeste jusqu'à la négation de lui-même ».

Oui mais voilà, pas plus qu'il n'a prononcé la phrase historique, Cambronne n'était breton. Et dès lors les contradictions ne cessent de se multiplier.

Issu de parents picards, mais né et mort à Nantes, Cambronne n'a cessé de revendiquer son appartenance bretonne, ainsi qu'il le rappelait, le 31 juillet 1826 à son oncle, le chanoine Druon, en lui écrivant sèchement à propos d'un différend concernant une promesse d'héritage : « Je croyais que vous aviez meilleure opinion d'un militaire... et, de plus, breton ! »

Comment était-il physiquement : petit ou grand, gros ou maigre, séduisant ou dépourvu d'attrait ? Monselet n'hésite pas à le qualifier d' « homme laid » alors que Rogeron de la Vallée lui attribue flatteusement « la beauté d'Alcibiade dans la force de Coriolan ». Entre ces deux opinions opposées se situe celle d'une vieille cocotte surnommée, en raison de ses anciennes fredaines, « la veuve de la grand Armée », qui le dépeint avec « une physiologie martiale qui n'avait rien de distingué ».

Mais peut-on exiger tant soit peu de distinction d'un gaillard qui a passé vingt-quatre ans sous les armes et fumé la pipe au bivouac au milieu des sans-culottes puis des grognards ? Baderne, ganache, vieille culotte de peau ? « C'est un grossier et stupide soldat » décrète le folliculaire du *Journal des Débats* qui a assisté à son procès en 1816, alors que Cambronne a fait preuve à cette occasion d'une dignité exemplaire. Pons de l'Hérault, témoin de son activité à l'île d'Elbe, le représente comme un rustre et un malappris « malgré toutes ses prétentions aux qualités d'homme du monde ». Pourtant c'est cette pseudo-brute galonnée qui, à son départ du 46<sup>e</sup> de ligne, reçut de ses camarades un certificat de courtoisie reconnaissant « l'aménité de son caractère, la délicatesse et la loyauté de ses procédés qui le feront toujours distinguer sous les rapports qui caractérisent un officier d'honneur ».

A tout prendre, ne serait-il que querelleur ? « Inflammable comme le salpêtre » ainsi que le prétend encore Pons de l'Hérault ? Certes, il était enclin à la bagarre. Il a rossé à la Roche-Bernard des professeurs de patriotisme plus disposés à envoyer leurs concitoyens au casse-pipes révolutionnaire qu'à donner eux-mêmes l'exemple en ralliant les bataillons de la République. Il a cogné des traîtres, des râleurs, des déserteurs tout au long de ses campagnes militaires mais il était le premier à descendre de selle quand les fantassins placés sous ses ordres gravissaient à pied un sentier de montagne. Il ne s'endormait sous sa tente que lorsque le ravitaillement des hommes et des chevaux était assuré. « Des coups de plat de sabre ne déshonorent pas un homme », disait-il à propos des lambins molestés par ses soins au cours d'une marche pénible, mais il précisait : « Je ne frapperai jamais d'un bâton un homme vêtu de l'uniforme. »

Ivrogne ? Une incartade de jeunesse commise durant son service dans les troupes républicaines ne peut suffire à établir une légende de soiffard. Aucune preuve n'a pu être fournie sur cette ahurissante histoire selon laquelle il se serait battu en duel, après avoir bu, contre un chef de bataillon, laissé pour mort. Cambronne aurait alors fait le vœu de ne consommer que de l'eau pendant neuf ans. Ce que l'on sait est que cet homme se méfiait des fumées de l'alcool. Il en a donné la preuve pendant les Cent-Jours en fuyant les vins d'honneur organisés sur son passage. Retiré au soir de sa vie à Saint-Sébastien, à la pointe du vignoble de muscadet, il consommait modérément de ce vin lui préférant, à doses mesurées, le bordeaux moins nocif pour ses rhumatismes.

Alors, paillard ? Pas le moins du monde même si l'on a exhumé parmi les rares lettres qu'on a conservées de lui, une correspondance enflammée avec une jeune personne du nom de Sophie dont il s'était épris quand il se trouvait au camp de Boulogne. Cambronne la quitta pour raison de service. Il était affecté ailleurs. Il continua à lui adresser



des déclarations d'amour au cours de ses campagnes, lui demanda de prendre son mal en patience et de l'attendre sagement pendant cinq ans. Belle constance de la part d'un militaire à qui toutes les belles un peu faciles étaient promises quand il arrivait en conquérant dans un nouveau cantonnement. Sophie eut sans doute le sang plus chaud que celui de son soupirant. Elle sembla se lasser de cet amant lointain et rompit, mais deux ans avant de demander Mary Osburn en mariage, le général suppliait encore l'inconstante de lui revenir.

A Pierre-Jacques-Etienne Cambronne aurait-il manqué le quatrième prénom de Joseph ? Sophie n'ayant pas fait figure de nouvelle madame Putiphar, on s'explique mal la sexualité défaillante du général. Peut-être n'était-il pas doué sur ce terrain. Celle qu'il épousa était anglaise... alors qu'il n'avait cessé de se battre contre la Grande-Bretagne ! Une nouvelle contradiction dont l'explication repose sur l'attitude d'un bon fils puisque ce fut la mère de Cambronne qui avant de mourir, fit promettre à son enfant de prendre pour femme une voisine, veuve, dont elle était devenue l'amie intime. Néanmoins Cambronne fut un bon époux, heureux sans doute en ménage étant donné qu'il refit trois fois son testament afin d'être bien assuré de léguer la totalité de ses biens à sa compagne.

Pas très intelligent ? Q.I. médiocre décréteraient les jeunes d'aujourd'hui. La question reste posée. La plupart des historiens affirment, sans preuve, que Cambronne fut un cancre. Seul Rogeron de la Vallée, thuriféraire vigilant du général, prétend, sous la dictée de la veuve Cambronne, qu'il était un élève brillant et même un latiniste distingué auquel il attribue ce dernier mot avant de mourir : « Certum est » ! On aimerait savoir qui, parmi les personnes présentes au chevet du moribond, aurait pu confirmer l'authenticité de ce propos !

Mais n'accablons pas le général dont l'attitude ne cesse, décidément, de nous étonner. Cet homme qui s'était battu comme un lion au point d'avoir été vraisemblablement le

recordman du nombre de blessures de son temps, ne jouait plus du sabre dans les dernières années de sa vie mais très pacifiquement de l'aiguille en faisant de la tapisserie en compagnie de vieux camarades de régiment. La seule inspection qu'il passait n'était pas celle des demi-solde de la ville de Nantes mais des salades et des bégonias de sa demeure de Saint-Sébastien.

Les pieds au chaud dans ses pantoufles, attentif à la confection de son ouvrage de dames ou bien poursuivant, en sabots dans une allée, le maudit jardinier qui avait laissé dépérir ses œillets flamands, Cambronne perdrait-il pour autant son auréole ? Avoir été Scipion pour devenir Cincinnatus est une image rassurante et sympathique témoignant d'une aimable philosophie de l'existence. On imagine à ses côtés, la prévenante Mary Osburn qui, après avoir mené à la tombe deux époux, s'apprêtait à conduire le troisième au cimetière. Elle avait une certaine santé, comme on dirait maintenant, surtout pour lier maritalement son existence à cet être dont on ne sait au juste ce qu'il pensait du sacrement du mariage.

Baptisé, élevé chez les Oratoriens, Cambronne n'a pas semblé être marqué, au début de son existence, par la religion. Tout jeune, il adhéra à la franc-maçonnerie et cet enrôlement dans la légion des fils de la lumière — curieusement passé sous silence — pourrait expliquer certaines de ses positions et de ses réactions. Le catholicisme a laissé peu de traces dans sa conduite. La preuve en est qu'il se maria civilement avec une protestante avant de régulariser, il est vrai, quelques mois plus tard, son union au pied de l'autel. Sur la fin de ses jours, le diable s'était fait ermite et il mourut, muni des sacrements de l'Eglise apostolique et romaine. Peut-être grâce aux liens d'amitié qu'il avait noués avec Mgr du Hercé, un ancien officier de la Garde impériale.

Le plus grave des reproches qu'on lui a adressés tient à son comportement politique.

Fidèle à l'Empereur dont il avait suivi le destin malheu-

reux pendant l'exil à l'île d'Elbe, Cambronne se serait montré servile vis-à-vis de Louis XVIII pour reconquérir sa pension, ses titres et son tableau d'avancement. Pire, il n'aurait pas hésité à dénoncer à la police le livreur d'un libelle bonapartiste déposé dans son courrier. Et certains se sont indignés des déclarations qu'il fit à son procès quand il déclara que s'il avait suivi l'Empereur pendant les Cent-Jours c'était en qualité de *sujet étranger* dépendant du *souverain de l'île d'Elbe*.

Cambronne ne doit pas être victime de la médisance. Il a risqué sa vie à Waterloo pour Napoléon et s'il s'est servi à son procès de cette argutie, juridiquement valable, de *sujet étranger*, c'était sans doute sur le conseil de Berryer, son avocat, pour éviter la peine de mort. Celle-ci, de toute façon, ne lui faisait pas peur. Il en avait librement accepté le risque et était prêt à l'affronter à condition que l'exécution fut immédiate.

Il n'a jamais trahi l'Empereur dont il conservait chez lui des souvenirs personnels, ne fût-ce que cette fameuse longue-vue que Napoléon avait utilisée, pour contempler de loin les côtes de France, à bord de l'*Inconstant*.

Peut-on lui reprocher d'avoir bénéficié sous la monarchie d'avantages financiers et d'honneurs militaires qu'il avait dédaignés sous l'Empire ? Les uns comme les autres lui furent décernés en raison précisément de son passé glorieux... d'officier républicain puis impérial ! A l'époque de l'épopée napoléonienne il avait refusé noblement un certain nombre de promotions dont il se sentait indigne en raison de son caractère et de ses aptitudes. Ainsi, après Wagram, s'était-il opposé à l'attribution d'un brevet de colonel et, par la suite, à celui de lieutenant-général parce qu'il ne voulait pas avoir sous ses ordres des officiers généraux plus compétents que lui en matière de stratégie. Combien d'autres auraient agi ainsi et négligé un avancement dans une carrière pourtant jugée sur l'efficacité au combat ? La vérité est que, respectueux de la parole donnée, Cambronne, ce « soldat parvenu » — ainsi que s'était

défini Napoléon — fut avant tout un patriote loyal. Il ne se rallia au roi que lorsque la grande aventure avec l'Empereur fut définitivement consommée en ne laissant plus l'ombre d'un espoir. A Sainte-Hélène, on ne pouvait plus rééditer le coup d'Etat de l'île d'Elbe. Lorsque, en 1830, souffla un vent de fronde républicaine, Cambronne ne prêta pas sa caution à une insurrection inexorablement vouée à l'échec. Son honneur fut toujours guidé par le respect de la discipline et la fidélité au drapeau de sa patrie, la France, même si en raison des circonstances, cet étendard changeait de couleurs. « J'allais à l'ordre — a-t-il déclaré à son procès —. Une fois que j'avais dit : quoi de nouveau et qu'on m'avait répondu : rien, je m'en allais. Je n'aime pas à faire la cour. »

Et n'oublions pas cette phrase magnifique qui, à l'encontre de l'apostrophe de Waterloo, est authentique :

— J'étais dans la Garde. C'était mon uniforme, c'était ma doublure.

Modèle de soldat, d'officier et de général, Cambronne n'eut pas le destin d'un Condé ou d'un Turenne. Il occupe pourtant une place plus importante que ceux-ci dans l'admiration populaire en raison de la trinité des vertus que lui a reconnues Louis Garros : la bravoure, la fidélité et la modestie. En raison également de ce franc-parler souvent proche de la verdeur du « mot » de Waterloo, qui était bien dans son style... et souvent du nôtre quand on commence à nous marcher sur les pieds.

Le général Mellinet, autre gloire nantaise, familier de Cambronne, a prétendu qu'il n'était ni un homme vulgaire ni un soldat illustre. Il avait raison sur le premier point mais quelque peu tort sur le second. C'est ce que ce livre se propose d'exposer.



### L'ORIGINE DE CAMBRONNE : BRETON OU PICARD ?

Si l'on se réfère à l'étymologie, la famille de Cambronne serait d'origine celtique. Le nom de Cambronne est formé, en effet, de deux vocables bretons : *Kamm*, qui signifie courbe ou boîteux, et *bronn* qui veut dire sein, mammelon et, par extension, colline. La traduction française pourrait être « colline arrondie ».

L'argumentation des pseudo-racines bretonnes du général, né, de surcroît à Nantes, ne peut pourtant être accréditée même si l'on retrouve, de l'autre côté de la Manche, quelque part en Cornouaille britannique, le toponyme de *Camborn*, autrefois orthographié *Cambron*.

Cambronne est, qu'on le veuille ou non, de pure et ancienne souche picarde. Dans son « Dictionnaire des noms et prénoms de France », Dauzat a mentionné *Cambron* et *Camronne* comme patronymes d'origine toponymique dont le berceau se situe respectivement dans la Somme et dans l'Oise.

Il y a en Picardie trois communes ou paroisses portant ce nom. La première se trouve en Ponthieu, dans le canton d'Abbeville. Elle répond à l'appellation de Cambron, après avoir pris celles de *Camberonium* et de *Camberone*. Elle fut le fief des seigneurs du lieu revendiquant la particule *de*. Paillot, Pierre-Sainte et Degoing ont retrouvé les armoiries de cette famille de Cambronne portant « fascé

d'or et de gueules de huit pièces ». L'un de ces de Cambronne avait été capitaine au régiment du roi en 1758 et un autre, Denis-Joseph-Thomas de Ruyant, paré des titres de chevalier, de seigneur « dudit lieu de Cambronne », brigadier des armées royales en 1780.

Ce n'est pas à cette branche que se rattachent les aïeux du général mais à une famille issue sans doute de l'une ou l'autre des deux communes de Cambronne-lès-Clermont et de Cambronne-lès-Ribérourt, dans le département de l'Oise.

En compulsant les registres paroissiaux de la région, de la Nicollière-Teijeiro, ancien archiviste de la ville de Nantes, a pu établir la généalogie des Cambronne sur une période de quatre générations précédant la naissance du général. On constate que le père, le grand-père, le bisaïeul et vraisemblablement le trisaïeul de celui-ci — dont l'état-civil n'a pu être retrouvé — étaient tous natifs de Saint-Quentin. Modestement embourgeoisés, ils exerçaient les professions de courtiers en toiles ou de marchands de bois. Aucun militaire ne figure dans la famille avant la venue au monde de Pierre-Jacques-Etienne. Comme la plupart des habitants de la Picardie, à cette époque, ces Cambronne étaient prolifiques. Louis-Marie, aïeul paternel du général, était père de sept enfants et Pierre-Charles, un de ses fils, après en avoir eu deux de sa première épouse en fit huit à la seconde. De cette dernière union naquit à Nantes, le 26 décembre 1770, Pierre-Jacques-Etienne.

Oncle du futur général, Louis-Jacques-Nicolas Cambronne vint s'établir à Nantes, attiré probablement par les perspectives fructueuses que ce port de la Loire offrait au commerce des toiles. Il s'éprit, en cette ville, de Thérèse Daller, fille d'un négociant, et l'épousa en 1763. Son frère, Pierre-Charles, de cinq ans son cadet, avait assisté au mariage et ne fut pas insensible au charme de Charlotte, sœur aînée de Thérèse. Il demanda sa main et tous deux furent unis le 28 janvier 1765, dans la chapelle de la Madeleine, dépendant de la paroisse de Sainte-Croix. Charlotte accoucha le 5 janvier 1767 de deux jumeaux morts-nés



qu'elle ne tarda pas à rejoindre dans la tombe. Pierre-Charles ne demeura pas longtemps inconsolable puisque le 31 janvier 1769, il se remariait avec une jeune fille de vingt-sept ans, Françoise-Adélaïde, originaire de Noyon, dont le père, Charles Druon, était licencié ès-droit et conseiller du roi en l'élection de cette même ville. Le contrat passé devant notaire, la veille de la cérémonie nuptiale, était celui de la « communauté en tous biens, meubles, acquêts, conquêts et immeubles ». L'époux apportait en partage une valeur de quinze mille livres constituée par un stock de marchandises, une partie du mobilier et une somme en argent liquide tandis que Françoise-Adélaïde déposait dans la corbeille du ménage dix mille livres de sa dot, payées comptant par ses parents. Les conjoints élurent domicile à Nantes, quai de l'Hôpital, voisin du pont de la Belle-Croix, sur un emplacement où devaient être aménagés par la suite le square et les jardins de l'ancien Hôtel-Dieu.

Pierre-Charles Cambronne exerçait, selon les actes d'alors, la profession assez vague de « négociant ». En fait, il vendait, par intermittence, des bois venus du Nord tout en assumant la fonction officielle de garde-magasin des poudres et salpêtres de la ville. Peu enclin à besogner, il avait sans doute accepté ce poste non pour arrondir chichement ses fins de mois mais afin d'être exempté d'un certain nombre d'impositions et de charges, notamment celle d'héberger les militaires de passage, nantis d'un billet de logement. Par tradition, on n'appréciait guère l'uniforme chez les Cambronne et Pierre-Charles n'aurait pu imaginer un seul instant que deux de ses rejetons l'endosseraient plus tard et se distingueraient sur les champs de bataille.

Lorsqu'il mourut, le 6 octobre 1784, à l'âge de quarante-cinq ans, Pierre-Charles laissait en héritage à sa veuve, la valeur de 140 447 livres, 2 sols et 9 deniers, soit une somme plus que rondelette. L'inventaire du mobilier, de l'argenterie et de la garde-robe du défunt — sept habits de drap ou d'étamine, de couleurs « bleu », « puce », « noir », « carméliste », « vert pomme », « boue de Paris »

et « merdoie » ainsi qu'une veste de satin blanc brodée, une autre en tricot de soie, galonnée en or et une roquelaure avec veste de calmoue et culotte de velours noir — atteste l'aisance du maître de maison. Etant donné qu'il fallut douze jours pleins aux experts<sup>1</sup> pour dresser cet inventaire, on imagine mal que le logement du decujus n'eut contenu que des babioles et des bibelots sans importance. Il est donc faux de prétendre comme l'ont fait la plupart des biographes de Cambronne, que la mère de celui-ci se serait trouvée bientôt dans la gêne et aurait été contrainte de retirer son fils du collège à l'âge de quatorze ans pour lui faire auner du drap chez un marchand d'étoffes. Pierre-Jacques-Etienne ne quitta l'institution des Oratoriens qu'une fois ses études terminées, à l'âge de dix-huit ans. On oublie aussi de mentionner que dans la succession de Pierre-Charles figurait le contrat d'acquêt de la maison de la Treille, située à Saint-Sébastien où Mme Cambronne passa la majeure partie de son existence et surtout la période des vacances scolaires en compagnie de ses enfants.

---

1. Inventaire fait par Noiron, commis-greffier du présidial de Nantes assisté de Pierre Cox, maître fripier, les 25, 26, 27, 28, 29, 30 novembre et 1<sup>er</sup>, 2, 3, 4, 6, 7 décembre 1784.

## LES JEUNES ANNEES

Le général Cambronne naquit à Nantes, le 26 décembre 1770, dans la maison de ses parents, quai de l'Hôpital. Il fut baptisé le lendemain et reçut le triple prénom de Pierre-Jacques-Etienne. Le premier était celui de son père, le second celui de son parrain, le sieur Jacques Honorati que Rogeron de la Vallée signale comme le « plus vertueux des Italiens » établis en France. C'était aussi le deuxième prénom de son oncle paternel dont l'épouse Thérèse Daller fut sa marraine. Il reçut enfin en troisième prénom celui du saint que l'Eglise honorait ce jour, c'est-à-dire Etienne, le premier martyr du christianisme, lapidé à Jérusalem peu après la mort de Jésus.

Le prénom usuel du futur général semble avoir été celui de Pierre. Cambronne signait généralement les actes publics ou sa rare correspondance de son seul patronyme précédé de son titre nobiliaire : baron puis vicomte mais on constate que tous ses familiers ne l'ont jamais appelé que Pierre, surtout après ses campagnes espagnoles de 1808 à 1812 qui lui avaient valu le sobriquet ironique mais parfaitement injustifié de « Pierre le Cruel ». Les initiales P.C. marquaient d'ailleurs les pièces de son argenterie et le linge personnel inventorié lors de sa succession.

Pierre était le deuxième enfant de la famille. Une sœur, Adélaïde-Marguerite, était venue au monde onze mois

avant lui. Elle mourut à l'âge de seize ans. Pierre se retrouva par la suite l'aîné de quatre frères, Aimable-Charles-François, Constant, Stanislas-Louis-François (décédé au cours de sa cinquième année), Constant-Louis-François, puis deux sœurs, Justine et Lucie, de dix et douze ans ses cadettes. Seul Constant-Louis-François, le sixième enfant de Pierre-Charles Cambronne et de Françoise-Adélaïde Druon, embrassa comme Pierre la carrière militaire. Il fut tué à la bataille d'Austerlitz, à l'âge de vingt-sept ans, alors qu'il avait été affecté avec le grade de sous-lieutenant à la compagnie de grenadiers du 2<sup>e</sup> bataillon du 46<sup>e</sup> de ligne, l'ancien régiment d'infanterie de son frère.

De l'enfance de Pierre Cambronne, on ne sait pratiquement rien à moins de tenir pour authentiques les élucubrations mirobolantes de Rogeron de la Vallée, le premier biographe du général, qui débute d'ailleurs par une double erreur, lorsque l'auteur annonce qu'il se propose d'écrire la vie de « cet illustre Breton qui recueillit le glorieux héritage de La Tour d'Auvergne ».

On sait déjà que Cambronne n'était pas breton même s'il affirmait l'être. Quant à l'héritage glorieux de La Tour d'Auvergne, il en déclina l'offre par modestie en refusant de porter à son tour le titre de « premier grenadier des Armées de la République » que Bonaparte avait décerné au valeureux combattant deux mois avant qu'il ne trouvât la mort sur le champ de bataille d'Oberhausen, le 30 juin 1800.

Frédéric Rogeron de la Vallée était premier clerc dans l'étude du notaire nantais, M<sup>e</sup> Jouon. A ce titre il gérait la fortune de la veuve du général et ce fut plus ou moins à l'instigation et sous la dictée de celle-ci qu'il composa un récit quelque peu suspect. Il avait alors vingt-cinq ans. Son jeune âge et l'admiration qu'il vouait à son héros suffisent à expliquer que son ouvrage abusivement laudateur se ramène à une suite d'images d'Epinal et à une hagiographie voisine d'une sorte de légende dorée de caractère militaire.

À la lire tout est sujet d'émerveillement chez Cambronne, qu'il s'agisse aussi bien de son physique, que de son caractère, de ses facultés intellectuelles ou de ses « prouesses » enfantines, lesquelles prêtent plus à sourire qu'à être retenues comme des exemples édifiants d'énergie et de bravoure.

Le début de ces fariboles s'ouvre sur un tableautin de famille assez croquignolet alors que le futur grognard gourmitte encore sur son bavoir. Mme Cambronne, « mère douce sans faiblesse, religieuse sans bigoterie, charitable sans orgueil » aime son fils jusqu'à l'adoration. Elle commence par donner son propre lait à l'adorable rejeton car « livrer son fils au sein d'une nourrice insensible, pour une bonne mère, est-il, à la vérité, rien de plus honteux ? » (*sic*). Ce qui va suivre est du même biberon !

Vingt fois par jour, la maman " berçait l'enfant sur ses genoux et tressait ses jolis cheveux blonds ". Vigilante, " elle chassait de sa main la mouche cruelle ". Elle trouva ainsi sa récompense car " *ma mère* fut le premier nom qu'elle lui apprit à bégayer ". De ce nourrisson exemplaire, Rogeron brosse d'ailleurs un portrait d'autant plus touchant que personne n'est en mesure de le contester. Le petit Pierrot aurait eu « la bouche riante, les joues fraîches comme la rosée au printemps, les membres vigoureux. On eut dit en le voyant un ange descendu du ciel » (*sic*).

Laissons l'auteur se pencher, l'œil humide, sur le berceau du bambin pour le retrouver au moment d'une autre esquisse tracée un peu plus tard. Pierrot était alors âgé de neuf ans. Il avait grandi au point d'en être réduit à renoncer au port des culottes courtes (qui ne l'étaient d'ailleurs pas tellement à cette époque) : « Sa taille svelte et dégagée atteignait presque celle qu'on exige pour faire du Français un soldat. » Voilà pour le physique. En ce qui concerne le caractère, Rogeron affirme que le petit Cambronne était « bon, sensible, obéissant » et n'avait pas « l'humeur querelleuse de du Guesclin et de Napoléon enfants ». On peut cependant en douter d'après les rares



témoignages de ceux qui le connurent à cette époque. Si l'on veut bien les entendre, Pierrot aurait été un petit garnement comme on l'est, sans méchanceté foncière, à ce stade de l'enfance. Il aimait se chamailler et se bagarrer avec ses camarades. Rogeron lui-même se contredit lorsqu'il fait allusion par la suite à une pseudo-bataille de boules de neige assez houleuse que lui a peut-être inspirée celle, légendaire, de Napoléon Bonaparte au collège de Brienne.

Ce serait à cet âge de neuf ans que Pierre Cambronne, de l'avis unanime — mais sans preuve aucune — aurait manifesté pour la première fois, en public, ses qualités de force, d'audace et de générosité en allant s'emparer pour des petits camarades, des nids au faite d'un peuplier dont l'escalade se révélait périlleuse. Rogeron, puis d'autres sur sa lancée, ont gravé une image martiale du grimpeur intrépide, sourd aux cris apeurés de sa mère, témoin du larcin. Ayant remis à ses copains les infortunés oisillons, Pierre aurait été bouleversé par les larmes de sa mère. La légende veut qu'il promit ce jour-là de ne plus jamais lui procurer d'inquiétudes. Et il est incontestable que Cambronne fut un très bon fils. S'il a rarement parlé de son père qu'il perdit tout jeune, à l'âge de quatorze ans, il a témoigné tout au long de sa vie d'un dévouement exemplaire pour sa mère qu'il adorait au point d'avoir accepté de prendre pour épouse celle qu'elle lui désigna, sur son lit de mort. Fut-il, pour autant, un modèle d'obéissance ? Heureusement non car sans cela, il eut fait figure de poule mouillée dans ses jeunes années et ce trait de caractère eut mal auguré de sa virilité d'homme de guerre. Le jeune Pierre laissa d'ailleurs au moins un trait significatif de sa désobéissance quand, cinq ans plus tard, il occasionna une nouvelle frayeur à sa mère.

Le jeune Cambronne avait émis le désir d'assister, le soir de Noël, à la messe de minuit. Sa mère le laissa partir de leur maison de la Treille pour se rendre à Nantes qui n'était distante de Saint-Sébastien que de quelques kilo-



mètres. Elle recommanda seulement à son fils, en raison de l'obscurité et de l'heure tardive, de coucher en ville chez un de leurs parents. Mais sorti de l'office, Pierrot se sentit envahi par la griserie de l'air vif de la nuit. Il emprunta une paire de patins à un camarade et traversa la Loire sur un tapis de glace dont il ne s'était pas soucié d'éprouver la résistance. A quatre heures du matin, il frappa, tout heureux, à la porte d'entrée de la demeure et comprit à quel danger il avait échappé quand il conta son exploit à une mère, de nouveau gagnée par les larmes.

Entre-temps le garnement avait dû renoncer à dénicher les passereaux et à tendre des pièges aux mulots dans le jardin de Saint-Sébastien. Le temps était venu de penser sérieusement aux études.

Pierre Cambronne entra, le 2 janvier 1781, en qualité d'externe, au collège religieux des Oratoriens, la meilleure institution scolaire de la ville de Nantes. Ce fut au cours de cette même année qu'un autre Nantais célèbre, Fouché, le futur ministre de la police de Napoléon, reçut les ordres mineurs de confrère de l'Oratoire dans la chapelle de ce collège avant d'aller enseigner les sciences physiques à Niort. Il avait onze ans de plus que Cambronne. Bien plus tard tous deux allaient être mêlés à la grande épopée napoléonienne.

L'écolier Cambronne fut-il un bon élève ? Les opinions divergent.

Evidemment Rogeron de la Vallée affirme que son héros « étonna ses maîtres » par son « intelligence peu commune » et son sens altruiste de la camaraderie. Il conte cette anecdote digne de l'antique et sans doute trop belle pour être vraie. A l'âge de treize ans, Cambronne fut premier en composition d'orthographe et reçut la croix. Voyant un de ses camarades pleurer de dépit parce qu'on lui avait ravi la place convoitée, il aurait arraché de sa poitrine la médaille de cuivre pour l'épingler sur celle de son condisciple en lui déclarant : « La fortune m'a favorisé, tiens, ne verse plus de larmes : voici la croix,

garde-la ! Tu la mérites ! Du reste elle t'ira mieux qu'à moi. »

Un gamin de treize ans s'exprimant en ces termes cornéliens, voilà qui peut nous laisser incrédules surtout si l'on sait qu'étant devenu officier puis général, Cambronne écrivait fort improprement et accumulait les fautes de syntaxe.

Levot, dans sa *Biographie bretonne*, se contente de déclarer que Cambronne « aimait néanmoins l'étude ». Huard témoigne d'une certaine prudence en avançant qu'« il n'était pas trop mauvais élève ». Sérieyx ose prétendre qu'il fut un « écolier assez médiocre », nul en dictionnaire, en grammaire et en français, tout juste passable en histoire et en géographie, mais excellent... en gymnastique ! Brunschwig, lui, n'hésite pas à formuler l'hypothèse que son peu d'application en rhétorique, l'aurait fait échouer au baccalauréat si l'examen avait existé en ce temps-là !

En réalité, Cambronne a bien mérité ses prix de gymnastique et de dessin. En ce dernier domaine, il était incontestablement doué et il lui en resta des traces jusque dans sa vieillesse quand il tenait ses comptes en croquant auprès des sommes versées pour leur acquisition les figurines de pelotes d'épingles, de savonnettes, de journaux et de bouteilles de vins.

Toutefois ses études ne furent pas « fort incomplètes » comme l'écrit Brunschwig puisqu'il ne quitta l'Oratoire — dont il était devenu pensionnaire après la mort de son père — qu'à l'âge de dix-huit ans.

Que fit-il alors ? Bon fils, il donna satisfaction à sa mère en ne lui avouant pas tout de suite qu'il voulait être soldat. Il fut peu de temps commis chez un négociant et Rogeron de la Vallée nous le dépeint, une fois de plus, soupirant le jour dans la morosité d'une boutique et bombant le torse de fierté, la nuit tombée, en montant la garde avec des camarades de la milice révolutionnaire où il s'était engagé.

A une période de la vie où l'on songe plus à courir les

filles qu'à aller aux vêpres, Pierre n'a pas alimenté la chronique locale de ses frasques amoureuses. Tout au plus lui a-t-on prêté une aventure galante<sup>1</sup> à Guérande. Ayant fait cornard un de ses habitants, il aurait risqué d'attraper une pneumonie en se cachant par une froide nuit d'hiver sur le balcon de la belle pour échapper au cocu survenu à l'improviste.

Cette histoire se serait située dans une demeure sise à quelques pas de l'église de la localité, non loin du magasin où Cambronne aurait exercé momentanément commerce de draperie à l'enseigne bien nommée du « Cœur d'or ». Rogeron de la Vallée ne serait pas d'accord car il atteste que dans sa jeunesse, Cambronne avait su échapper aux tentations d' « une société perverse » et que « malgré la beauté dont il était doté, il sut résister longtemps aux attraits de la volupté ».

Plus qu'à l'appel des belles, le futur général répondit, à celui, très exaltant, de la Révolution.

---

1. « Cambronne inconnu », par Jacques-Philippe Champagnac, dans *Histoire pour tous*, n° 150, octobre 1972.

## PREMIERES ARMES

Il n'est pas surprenant que Pierre Cambronne ait été emporté dès sa sortie de collège par le courant révolutionnaire. Tout l'y prédisposait. Des antécédents familiaux de petits bourgeois d'abord. Ensuite la curiosité de la jeunesse et le mirage exercé sur elle par des idées nouvelles et généreuses. Enfin l'éducation reçue dans l'institution où il avait fait ses études. Chez les Oratoriens on observait une règle, toute de libéralisme, telle que Bossuet l'avait définie un siècle auparavant en constatant que dans cette congrégation « on obéit sans dépendre, on gouverne sans commander » et que « le respect s'entretient sans le secours de la crainte ».

Directeur du pensionnat nantais de l'Oratoire, le père Latyl était un religieux dont les opinions pouvaient sembler quelque peu avancées. Ce fut à ce titre qu'il siégea à l'Assemblée constituante tandis que d'autres Oratoriens tels Fouché, Le Bon, Ysabeau, Bailly et Billaud-Varennes s'illustrèrent, à leur tour, sur les bancs de la Convention.

Tout en se passionnant pour les remous de l'actualité politique — suscités notamment par les élections aux Etats de Bretagne et la requête des Nantais adressée au roi le 1<sup>er</sup> novembre 1788 en vue d'obtenir l'abolition des corvées — le jeune Cambronne s'empressa de fréquenter les sociétés de pensée qui se développaient depuis quelque temps

dans sa ville natale. On en comptait près d'une dizaine dont cinq « chambres de lecture » ou « cercles littéraires » et quatre « clubs » affiliés pour la plupart à la franc-maçonnerie.

Maçon lui-même, tout comme l'était son ancien novice Fouché, le père Latyl aurait été mal avisé de critiquer les relations de son ex-élève. Aussi Pierre Cambronne fut-il admis très jeune dans les rangs de la Maçonnerie. Il fut initié à la loge Saint-Germain dont le Vénérable était un certain Cadou de La Desnerie, officier parde-côtes ci-devant négociant. L'impétrant avait alors moins de vingt ans — ce qui était courant en ce temps là — si l'on se réfère à deux documents mentionnés par H. Billy (sous le pseudonyme de H. Librec) dans son ouvrage sur *la Franc-maçonnerie dans la Loire-inférieure*<sup>1</sup>.

Le premier fait état de l'activité de la loge Saint-Germain depuis sa fondation en 1750. Il mentionne que cet atelier comprenait quarante membres en 1775 quand son siège était rue du Chapeau Rouge. La loge connut un essor notable lorsqu'elle élut domicile rue de Gigant. Entre 1780 et 1789, le nombre des frères s'accrut effectivement, de cent quatre-vingt-douze membres parmi lesquels on relève le nom de Cambronne Pierre, négociant. Le second document émane du précité Vénérable Cadou de La Desnerie accueillant, le 9 février 1789, au pont de Gesvres, le bataillon des « Jeunes Gardes de Nantes » revenu de Rennes « après s'être porté au secours de frères et amis ». A sa tête, déclare-t-il, se trouvaient, les meneurs de la troupe c'est-à-dire *les frères* Lory du Gazon, Solin de la Coindière, Darbefeuille, Carié et *Cambronne*.

Cet incident mérite quelques explications car elles révèlent, pour la première fois, l'ardeur des sentiments patrio-

1. Cf. *La Franc-Maçonnerie en Loire-Inférieure* (« 1744-1948 ») par H. Librec, Nantes, 1948, et la citation de Cambronne dans la liste biographique de « 10 000 famous freemasons », établie par William R. Denson (volume I, pp. 172-173) avec une préface de Harry S. Truman (P.G.M., Past Master, Missouri Lodger of Research, U.S.A., 1957).



tiques d'une jeune homme convaincu de participer à une grande aventure nationale.

Après avoir, en 1788, successivement embastillé puis libéré douze gentilshommes bretons rebelles, désavoué et condamné le Parlement de Rennes avant de le rétablir dans ses fonctions, le roi Louis XVI finit par autoriser la convocation des Etats de Bretagne pour la fin de l'année. Mais dès l'ouverture de la première session, le 29 décembre, la contestation s'empara de l'Assemblée. La noblesse trouva une opposition forcenée dans les rangs du Tiers Etat. Avant de procéder à quelque vote que ce fut, celui-ci revendiquait la reconnaissance préalable d'une répartition plus équitable des impôts, de l'abolition de certains privilèges et de l'accroissement du nombre des députés de son ordre. La noblesse s'y opposa et le clergé suivit. L'union sacrée des trois ordres face à l'absolutisme royal prit fin ce jour-là et les délibérations se poursuivirent dans le tumulte et sans résultat pendant toute une semaine. Le roi s'irrita. Las d'attendre qu'on lui octroyât de bonne grâce des revenus taxés et perçus d'office, il ordonna, le 7 janvier 1789, la suspension des séances jusqu'au 3 février. Le Tiers Etat accepta la décision dans le calme. La noblesse la contesta avec violence en jetant sa valetaille dans les rues pour rosser les partisans de « la canaille ». Les étudiants en Droit de Rennes, conduits par leur prévôt, le futur général Moreau, se heurtèrent ainsi aux domestiques des aristocrates. L'affrontement fut tragique car on releva, ce 27 janvier, des morts et des blessés. Chateaubriand ne s'était pas trompé sur l'importance de l'événement en le commentant ainsi : « Lecteur, regarde couler les premières gouttes de sang que la Révolution devait répandre. »

L'émotion fut grande parmi la population. La jeunesse de Rennes appela à la rescousse celle des autres villes de Bretagne et de la province d'Anjou pour venir venger ses deux martyrs, tués au cours de l'émeute. Elle députa à Nantes un représentant, le . . Omnes afin de lever un bataillon de volontaires. Il prit la parole dans la nuit du 27 au



28 janvier à l'Hôtel de la Bourse où s'étaient rassemblés tous les garçons de la ville ayant du sang bouillant dans les veines. Cambronne était évidemment de ceux-là. Son nom figure en bonne place parmi les signataires d'un manifeste rédigé en fin de séance, entre ceux de Baudichon jeune, de Bonnement et de son ami Lafont. Ce texte est curieux dans la mesure où il appelle à l'insurrection tout en témoignant de respect, de fidélité et de confiance à la personne du roi, qualifié de « monarque chéri ». Caste acharnée à l'asservissement du peuple, la noblesse était essentiellement visée par cette proclamation : « Jugeant d'après la barbarie des moyens qu'emploient nos ennemis pour éterniser notre oppression, que nous avons tout à craindre de l'aristocratie qu'ils voudraient ériger en principe constitutionnel, nous nous en affranchissons dès ce jour sous la protection d'un second Henri IV et d'un nouveau Sully<sup>1</sup>. » Cet affranchissement exigeant en priorité l'adhésion de la jeunesse populaire, « classe heureuse à qui le ciel accorda de naître assez tard pour pouvoir espérer jouir des fruits qu'ont enfin fait naître en France la philosophie du dix-huitième siècle ».

Aussi importait-il d'aviser le roi des turpitudes commises par une classe sociale égoïste et criminelle.

« Que le cri de la vengeance retentisse jusqu'au pied du trône! Que le yeux du monarque voient couler le sang de nos frères : son cœur sera glacé d'horreur et son auguste main fera étinceler le glaive des lois sur les vils moteurs d'un aussi lâche assassinat et d'un complot que nous n'osons même pénétrer. »

Ainsi « les cendres des martyrs de la cause de la liberté seraient apaisées par le sang de leurs bourreaux » et « l'éclatante justice » attendue du « souverain chef des lois, qui peut, sans être homicide, venger l'humanité de leurs forfaits ».

---

1. Le « second Henri IV » étant, bien entendu, Louis XVI et Necker, « le nouveau Sully ».

Comme on n'était pas tellement sûr, malgré la rédaction aussi pompeuse que servile de cette requête, d'être écouté à la Cour, mieux valait prendre les devants et faire justice soi-même. Les auteurs du compte-rendu invitèrent donc l'auditoire à s'armer sans plus tarder :

« Avons arrêté, nous soussignés jeunes gens de toutes professions, de partir en nombre suffisant pour en imposer aux vils exécuteurs des fanatiques aristocrates et pour demander à ceux qui doivent être les dispensateurs de la justice, la réparation du délit commis à Rennes. »

Et ce fut ainsi que Cambronne, désireux d'en venir promptement aux mains avec les ennemis du peuple, prit la route de Rennes en compagnie de ses copains Darbefeuille, Carié et du Gazon. Ils furent près de quatre cents à partir, joyeux et conquérants, de la ville de Nantes. Lorsqu'ils arrivèrent à Rennes quelques jours plus tard le calme était rétabli. Les Jeunes Gardes furent l'objet des attentions et des gracieusetés de la population. Ils revinrent à Nantes le 9 février pour troquer les guirlandes de fleurs rennaises quelque peu fanées contre les bouquets fraîchement cueillis par le comité d'accueil nantais.

Dépité de n'avoir pu donner les preuves de sa valeur de combattant, Pierre Cambronne dut attendre près de deux ans avant de s'engager dans la Garde nationale. Cet étrange embryon d'armée avait été créé, dans la panique, par l'Assemblée constituante durant l'été 1791 pour suppléer à la désorganisation des troupes régulières et à la désertion de trente mille soldats et de plusieurs centaines de leurs généraux. La levée d'une centaine et demie de bataillons avait été décrétée en août. Une soixantaine seulement répondirent à l'appel et s'établirent dans leurs cantonnements un mois plus tard. Parmi ceux-ci on comptait le 1<sup>er</sup> bataillon des Volontaires de la Loire-inférieure auquel Pierre Cambronne « demeurant maison Laurencin chez sa mère » fut admis le 26 septembre 1791 et versé dans la compagnie dite de la Fraternité. L'acte d'enrôlement pré-

cise que le susdit « âgé de vingt ans est de la taille de cinq pieds et sept pouces ».

Cambronne s'ennuya ferme dans cette formation qui n'avait de militaire que le nom. On n'y faisait rien sinon que de monter la garde et de traîner ses guêtres dans la cour du quartier en manœuvrant de temps à autre. L'Assemblée législative qui avait succédé à la Constituante en octobre 1791 n'accordait d'ailleurs qu'une confiance limitée à ces milices patriotiques, dont les effectifs s'amenuisaient de jour en jour en raison des désertions alors qu'il était pourtant si facile de quitter régulièrement son poste en adressant une simple lettre de préavis au chef de corps. Ce fut, en effet, le 28 décembre 1791, que l'Assemblée législative adopta par vote, cette singulière décision en vertu de laquelle « tous les citoyens admis dans les bataillons de gardes nationaux volontaires seront libres de se retirer après la fin de chaque campagne *en prévenant deux mois à l'avance le capitaine de compagnie* afin qu'il soit pourvu à leur remplacement. En guise de faveur supplémentaire, le texte précisait, que la « campagne était censée terminée le 1<sup>er</sup> décembre de chaque année »<sup>1</sup>.

Cambronne ne pouvait s'accommoder d'une conception aussi bureaucratique du service armé. Les événements politiques lui vinrent en aide et lui permirent de s'intégrer à un véritable corps de troupe. En juillet 1792, la Patrie ayant été déclarée en danger et le duc de Brunswick ayant menacé de raser Paris si on touchait à un cheveu de la perruque du roi, le gouvernement procéda à la levée en masse de cinquante mille hommes, puis à la réquisition des conscrits. En raison de leur antériorité, les volontaires de la Garde nationale furent admis sans difficulté dans les nouvelles unités de l'armée et souvent avec un grade supérieur à celui qu'ils détenaient alors. Pierre Cambronne n'était pourtant que simple grenadier lorsqu'il se fit affecter le 27 juillet 1792 avec cinq camarades d'enfance de Saint-

---

1. Cf. Louis Garros, *Le général Cambronne*, (Calmann-Lévy).

Sébastien au bataillon de Mayenne-et-Loire auquel certains ont donné par erreur l'appellation de bataillon de Mayenne ou de bataillon de Maine-et-Loire<sup>1</sup>.

Cambronne n'avait décidément pas de chance. Le bataillon était encore plus indiscipliné que celui des volontaires de la Garde nationale dans lequel il venait de servir. Le jeune grenadier ne le rejoignit qu'un mois et demi plus tard à Clermont-en-Argonne mais entre-temps cette unité avait consolidé fâcheusement sa réputation de ramassis de joyeux drilles et d'arsouilles. Beaurepaire, l'officier qui la commandait, était un chef sans énergie et un militaire raté. Il avait mis plus de vingt ans pour accéder au grade de lieutenant dans l'armée du roi. Goûtant un repos campagnard sur ses piteux lauriers, il avait été tiré bien malgré lui de sa retraite et choisi, on ne sait vraiment pourquoi, comme commandant du bataillon par ses concitoyens. Trop faible pour décliner l'honneur injustifié qui lui était fait, il avait consenti en soupirant à chausser ses bottes et à boucler le ceinturon. De Guérande où le bataillon était cantonné, il avait donné, au mois de mai, le signal du départ à ses hommes. L'ordre était de rallier au plus vite l'armée de l'Est.

L'équipée jusqu'à Verdun dura un bon mois, fertile en incidents dignes des frasques des futurs dégourdis de la 11<sup>e</sup> et des disparitions des rigolos de la 7<sup>e</sup> compagnie. La traversée de l'Anjou avait été l'occasion de pauses prolongées dans les celliers n'ayant rien à envier pour la qualité de leur contenu aux caves de la région du muscadet. Lorsque Beaurepaire voulut procéder à l'appel de ses recrues à Mayenne, il constata que la moitié d'entre elles s'était volatilisée dans la nature. La plupart rejoignirent, en goguette, leurs effectifs quelques jours après. Et ce joyeux bataillon qui marchait plus au son du carafon qu'à celui de la musique traversa précipitamment Alençon pour ne pas

---

1. Cf. Le tableau des états de service du général Cambronne, transmis en 1886 par le ministère de la Guerre au général Mellinet (voir annexes).



être mêlé à une émeute tenant au sort encore indécis d'un malheureux religieux qu'une partie de la population voulait jeter dans la Sarthe tandis que l'autre le retenait par les pans de sa soutane. A Dreux, la situation s'était encore aggravée. Les braves ayant décidé de s'accorder le repos immérité du guerrier s'égaillèrent, qui chez la bonne hôtesse, qui au cabaret. D'autres n'eurent pas la patience d'attendre la date du 1<sup>er</sup> décembre pour démissionner. Ils s'en revinrent tranquillement chez eux. Beaurepaire partit derechef pour Paris où il alla pleurer dans le giron du ministre de la Guerre en demandant d'être démis de ses fonctions. Le ministre conforta l'officier défaillant en lui enjoignant paternellement de poursuivre son ingrate mission.

Quelque peu regaillardi, Beaurepaire regagna Dreux et fit sonner le rassemblement. La perspective de vider chopines et de lutiner les drôlesses dans la capitale incita les grenadiers à reprendre promptement la route. Il fallut néanmoins deux bons jours d'attente à Claye<sup>1</sup> pour récupérer les derniers retardataires assoupis dans la liesse parisienne. Le 27 mai, l'étape à Epernay fut une halte mémorable. Au cours de la nuit les six cents hommes du bataillon burent plus de mille bouteilles de champagne ! La longue marche touchait pourtant à sa fin, car le 2 juin, Beaurepaire et ses hommes entraient à Verdun où la situation ne prêtait plus à la gaudriole. L'ennemi était en vue et ce fut précisément dans cette circonstance requérant une attitude vigilante et résolue du commandant de la place, que celui-ci reçut son ordre de départ afin de répondre à une nouvelle affectation. Etant l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé, Beaurepaire dut le remplacer. Il le fit sans plaisir en masquant mal la crainte que lui inspirait ses lourdes responsabilités. Timoré et incapable, il commença à trembler lorsque les Autrichiens, après s'être emparés de Longwy, se dirigèrent sur Verdun. Beaurepaire avait quatre mille hommes sous ses ordres et d'excellents officiers dont Moreau

---

1. Aujourd'hui Claye-Souilly, dans l'arrondissement de Meaux.



qui commandait en second le bataillon de l'Eure-et-Loire. Alors que la troupe était prête à se battre, Beaurepaire paniqua quand les premiers obus tombèrent sur la ville. Il se laissa circonvenir par une partie de son état-major et accepta une suspension d'armes qui devait aboutir presque aussitôt à une honteuse capitulation.

Ne voulant pas survivre à son déshonneur, le commandant Beaurepaire se brûla la cervelle et son corps, placé dans un fourgon, prit le chemin de la retraite. Les Autrichiens avaient, en effet, autorisé les troupes françaises à se retirer de la place avec leurs armes. Le 1<sup>er</sup> bataillon de Mayenne-et-Loire se dirigea vers Clermont-en-Argonne où il cantonna vraisemblablement avant d'atteindre la petite ville de Sainte-Menehould puis de revenir sur ses pas jusqu'à Clermont. Ce fut là que Cambronne, arrivé le 15 septembre avec un détachement de Nantais, découvrit ce bataillon désarmé auquel il avait été affecté. Il éprouva un vif dépit qui fut heureusement de courte durée car cinq jours plus tard, la compagnie de grenadiers dont il faisait partie, était intégrée avec le reste du bataillon dans les rangs de la 13<sup>e</sup> brigade de l'armée des Ardennes. Ce corps de troupes avait une toute autre tenue et les soldats très jeunes qui y étaient enrôlés manifestaient, comme Cambronne, un vif désir de mener la vie dure à l'ennemi. Les Autrichiens purent s'en convaincre assez rapidement puisqu'ils furent battus le 6 novembre suivant par Dumouriez à Jemmapes où Pierre Cambronne reçut le baptême du feu.

Cette grande victoire patriotique arrivait à point, après celle remportée à Valmy le 20 septembre. Elle enflamma de fierté et d'enthousiasme les jeunes légionnaires de la Révolution. Avec eux, Cambronne pourchassa les Autrichiens qui battaient en retraite en direction de Bruxelles. Peut-être traversa-t-il à cette occasion l'emplacement de Waterloo où il devait s'illustrer vingt-trois ans plus tard.

Néanmoins il quitta l'armée en mettant à profit la faculté laissée aux volontaires d'être libérés le 1<sup>er</sup> décembre à condition d'avoir prévenu leurs supérieurs en temps voulu.

On a cherché une explication à ce geste inattendu. L'argument le plus plausible serait que Cambronne en ait eu assez d'appartenir à une cohorte de dépenaillés et de mal nourris. Faute de subsides, la Convention avait été contrainte de licencier une partie de l'armée. Priorité fut évidemment accordée aux engagés qui se portèrent démissionnaires.

Toujours est-il qu'il partit pour Paris puis pour Orléans où il s'embarqua et descendit la Loire sur le bateau d'un marinier nommé Jacques Malivet. La traversée dura près d'un mois. Sans doute le sieur Malivet faisait-il souvent escale pour décharger puis recharger des marchandises.

Madame Cambronne versa encore des pleurs mais de joie cette fois-ci, au retour de son fils. Elle n'avait pas voulu qu'il fut soldat. Il l'était quand même devenu mais pour elle, il ne faisait pas de doute que son Pierre, ayant vécu une expérience utile, renoncerait désormais à l'armée. Il allait sagement négocier et commercer comme l'avaient fait son père et son grand-père. C'était mal connaître son propre enfant. Pierre Cambronne n'était pas né pour débiter du bois ni pour vendre au mètre du calicot, mais bien pour guerroyer. Le moment de reprendre les armes était proche.

## LE BON SAMARITAIN DE LA TERREUR

Très rapidement pour Cambronne, l'ennui naquit, un jour, de l'uniforme ôté. Il le réendossa sans tarder car la République était, de nouveau, en danger et avait grand besoin de soldats pour combattre l'insurrection des Vendéens. En mars 1793, la ville de Nantes se trouva en fâcheuse position quand Cathelineau et Stofflet délogèrent les Bleus de Chemillé, de Jalais et de Cholet. Fouché revint en toute hâte dans sa ville natale. Il appela ses concitoyens aux armes en proclamant que la liberté était menacée depuis que « le sang coulait au milieu de nos cités » et que « les plus vertueux expiraient sous le feu des brigands ».

Les Nantais ne restèrent pas sourds à son exhortation. Ils créèrent un corps de volontaires qui reçut le nom de Légion nantaise. Ses cadres furent recrutés parmi les anciens membres de la Garde nationale versés l'année précédente au 1<sup>er</sup> bataillon de Mayenne-et-Loire. A ce titre Pierre Cambronne fut affecté à cette unité avec le grade de sergent, le 17 juin 1793. Il avait ainsi conquis ses premiers galons contrairement à une légende en vertu de laquelle Cambronne aurait été cassé, à la tête de sa compagnie, du grade de caporal avec injonction faite « à tous ses soldats de ne *jamais* plus le reconnaître ni lui obéir comme tel <sup>1</sup> ».

1. Cf. Bibliothèque universitaire de Genève, livraison de mars 1838, d'après la relation d'un ex-officier de Waterloo.

A la même époque, selon Lorédan-Larchey, le soldat, le caporal ou le sergent Cambronne, aurait tué, en état d'ivresse, un de ses semblables<sup>1</sup>. Ces deux allégations sont dénuées de toute vraisemblance étant donné que le tableau des états de service consigné par le bureau des Archives administratives du Musée de la guerre mentionne explicitement, d'une part, que l'intéressé est passé sans transition de la situation de simple grenadier en 1792 à celle de sergent en juin 1793 et de l'autre, témoigne qu'il n'a jamais fait l'objet d'une condamnation.

Le jeune sous-officier tint à justifier sans plus tarder le mérite attribué à sa promotion. Trois jours après avoir été nommé sergent, il accomplissait son premier fait d'armes, le 20 juin 1793, à la bataille de La Louée. Le général Coëslin, commandant de la Légion nantaise ayant été tué au cours de l'engagement contre les Blancs, les Bleus battirent en retraite, abandonnant sur le terrain un caisson empli de munitions. Ne voulant pas qu'il tombât aux mains de l'ennemi, le sergent Cambronne rallia les hommes de sa section et contre-attaqua. Sabrant les Vendéens qui s'apprêtaient à s'emparer du butin, il récupéra le caisson, fouetta les chevaux de l'attelage et ramena celui-ci dans les lignes républicaines. A cette occasion lui fut également attribué son premier « mot historique » :

— *Camarades, reprenons ce caisson et la victoire sera à nous.*

Huit jours plus tard, il était à Nantes que les Vendéens venaient d'assaillir. Sa compagnie placée sous les ordres du capitaine Touchard se tenait en position de défense à l'entrée de la route de Vannes. Elle fit mouvement pour porter secours à un bataillon de Gardes nationaux menacé d'être contourné par les Vendéens. Cambronne et ses camarades repoussèrent l'ennemi mais ils auraient été rejetés par lui si la bataille n'avait brusquement pris fin. Quand Catheli-

1. Cf. *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, n° 561, 10 janvier 1892.

neau — surnommé à tort « l'invulnérable » — fut grièvement blessé par un coup de feu tiré place Viarme, les Blancs se débandèrent tout comme les Bleus la semaine précédente à La Louée après la mort de Coëslin.

En raison de sa brillante conduite Cambronne fut nommé sergent-major le 1<sup>er</sup> juillet. Avec la Légion nantaise, il participa à la reprise des postes occupés par les Blancs dans la région nantaise. Il débarqua à Paimbœuf le 20 août pour essayer les derniers coups de feu des royalistes. La ville fut promptement reconquise et la légende veut encore que Cambronne s'y soit illustré, mais de façon toute pacifique cette fois-ci en jouant le rôle de bon Samaritain. Ayant reçu un billet de logement chez l'habitant, il se serait présenté au domicile assigné où il constata l'état d'extrême dénuement dans lequel se trouvaient ses occupants. N'écoutant que son bon cœur, il aurait abandonné ses provisions de bouche dont le traditionnel pain dit de munition à ces pauvres gens et s'en serait allé coucher à la belle étoile, hors de la ville. Tiré du sommeil par une patrouille, surprise de trouver un militaire endormi près de la route, le sergent aurait simplement prié les intrus de venir le réveiller, pour de bon, à l'heure du départ de la compagnie. Cette anecdote de la chronique de Paimbœuf citée par les principaux biographes du futur général a été pourtant contestée récemment par Jacques Champagnac<sup>1</sup> qui la situe, en se référant à des archives du département du Morbihan, dans la localité de Crach, voisine de la ville d'Auray. Cambronne aurait accompli cet acte de charité deux ans plus tard alors qu'il était engagé contre les troupes royalistes de Sombreuil. Peu importe à vrai dire la date et le lieu exacts de cette historiette sinon qu'elle révèle, comme on le constatera par la suite, le caractère humain et généreux du personnage.

Le 8 septembre selon Brunschwig et Garros et le 10,

1. Cf. « Cambronne inconnu » par Jacques Philippe Champagnac en *Histoire pour tous*, n° 150, octobre 1972.



Si la bataille de Waterloo n'avait pas eu lieu, le nom de Cambronne ne serait sans doute pas passé à la postérité. Il a pourtant suffi d'un mot et d'une phrase lancés à la fin de cette journée du 18 juin 1815 pour faire d'un général obscur un héros de légende. Ceci paraît d'autant plus étrange que ce mot grossier et cette phrase sublime, Cambronne ne les a pas prononcés : il s'en est toujours défendu.

Tel est le premier malentendu dont le général a été victime. Car toute son existence fut finalement une suite de controverses, que l'auteur de ce livre a examinée avec un esprit critique qui n'exclut pas pour autant le sens de l'humour.

On s'apercevra, en effet, en lisant ce livre, que la carrière du personnage ne manque ni de pittoresque, ni d'imprévu et encore moins de « suspense ». Certains épisodes, comme ceux de l'aide apportée aux émigrés monarchistes à Quiberon, de la tentative d'enlèvement de l'impératrice Marie-Louise, de la chasse aux espions de l'île d'Elbe, du traceur de pistes de la route Napoléon pendant les Cent-Jours ou des ingérences des loges maçonniques, relèvent des récits d'aventures tels que les concevait Alexandre Dumas, mais bénéficiant, de surcroît, du privilège de l'authenticité.

Si Cambronne n'a pas eu le destin d'un Condé ou d'un Turenne, il occupe néanmoins une place plus importante que ceux-ci dans l'admiration populaire. Ni vulgaire ni illustre, comme le définissait son compatriote nantais Mellinet, « le brave général Cambronne » était avant tout un soldat discipliné, courageux, fidèle et modeste. Sorti du rang, il avait conquis l'un après l'autre tous les grades de la hiérarchie militaire à la pointe de son épée en devenant l'officier le plus couturé de blessures de la Grande Armée.

De Jemmapes où il reçut le baptême du feu en 1792 jusqu'à Waterloo où il ne put refouler la pression de l'ennemi, en passant par Zurich, Austerlitz, Iéna, Wagram, Saragosse, Leipzig, Craonne, etc., « le brave général Cambronne » fait également revivre, par la relation de ses exploits, l'épopée exaltante des plus célèbres guerres de la Révolution et de l'Empire.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00518415 7

78 F T.T.C.

ISBN : 2 7048 0360 9



9 782704 803606

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

